



CANNES/ «Godland», touché par la glace

Sourcier Suivant le chemin d'un prêtre sur les terres vierges de l'Islande du XIX^e siècle, Hlynur Palmason signe une ode majeure à la nature et au cinéma.

UN CERTAIN REGARD

GODLAND de Hlynur Palmason, avec Elliott Crosset Hove, Ingvar Eggert Sigurðsson... 2 h 23. En salles le 21 décembre.

Au neuvième jour du Festival, on avait presque oublié qu'on en faisait encore des comme ça. Des films devant lesquels tomber à genoux, des films qui nous sauvent et nous guérissent de tous les faux-semblants déployés ailleurs – par les films-formats, les films-formules, les films-frime, les films-far-dés... On découvre devant *Godland* combien cela urgeait de respirer un autre air. Cet air est celui de la redoutable Islande, dans les confins sauvages du monde où Hlynur Palmason a tourné pendant des années. Déjà à l'époque de son précédent film, *Un jour si blanc*, le cinéaste expliquait à *Libé* avoir passé deux ans en amont du tournage à enregistrer le passage des saisons autour de la maison qui lui tenait de décor. Ici, un même recours au timelapse capture les mille et uns visages d'une vue de glacier, filmé pendant deux années. Ou encore, déroule les étapes de la décomposition d'un cheval gisant en pleine nature, pris dans une gangue de glace en hiver, se dissolvant lentement avec les premières fontes pour ne laisser

que son squelette. Le stupéfiant rapport à la durée de Palmason se pose là, comme celui d'un collectionneur de l'infime, des multiples variations du paysage dans le temps.

Truites. Quand on sait ça, on comprend que *Godland* ne pouvait voir le jour que dans un pays où il existe douze mots distincts pour parler de temps pluvieux. L'histoire, car il y en a une, commence d'ailleurs avec cette leçon de vocabulaire islandais. Celui qui s'efforce de la maîtriser est un jeune pasteur danois du XIX^e siècle, Lucas, envoyé en Islande (sous domination danoise) pour y construire une église, et réaliser les toutes premières photographies des populations et paysages traversés.

Imaginé à partir de ces authentiques clichés légués à la postérité, le film fixe la quotidienneté d'une vie de pionniers dans l'immensité de paysages, reproduisant la gravité de leurs poses, s'attachant aux gestes les plus pragmatiques : de la pêche aux truites à la préparation d'une bouilloire dans un univers de glace.

L'équipée prend pour guide un natif islandais du nom de Ragnar, force de la nature aussi acclimatée à son environnement que Lucas, rebuté par les airs rustauds de ce pêcheur illettré, s'y trouve violenté. Le film devient celui d'un affrontement entre les deux antagonistes, du conflit entre leurs langues et leurs rapports au transcendant.

Godland est un *survival* qui rend le genre à lui-même. C'est-à-dire qu'il le repoétise, en la forme d'un récit d'aventure sans exploits des corps, dominé par une puissance sereine. Cette approche rigoureusement non-conquérante des paysages rappelle celle d'une Kelly Reichardt. Par-delà le grandiose, les dimensions herzogiennes de l'infiniment grand, il faudrait parler d'éthique protestante pour désigner cette manière qu'a le film de descendre en ligne droite dans l'intimité des hommes, sans hiératisme, jamais écrasant de transcendance. Ce qui en jaillit comme d'une baguette de sourcier est une histoire de violence et d'amour : tout à coup, un homme de Dieu se retrouve à haïr et à dési-





rer. Le récit se structure en deux temps. D'abord, celui du voyage en terres hostiles comme temps de l'épreuve, au gré de laquelle l'âme du pasteur, confronté à la mort, se fissurera. Puis, l'installation dans la colonie danoise où le chantier de l'église suit son cours, et où Lucas tombera amoureux de la fille d'un colon. L'humour, omniprésent dans ce deuxième mouvement, est merveilleusement véhiculé par une figure de gamine forte en gueule. dans le vide se rattrape in extremis à un rebord de fenêtre. Devant *Godland*, on aura entendu la salle hoqueter de surprise au son d'une tête qui cogne contre le sol (crac!), étouffer un cri devant une chute à cheval. Palmason nous a en quelque sorte réinventé le Festival. Le film régénère en entier tant il nous aime, et simultanément, nous souffle sans violence que l'on est bien peu de chose.

SANDRA ONANA

Peintre. Palmason est aussi plasticien, et l'on entre dans *Godland* comme dans l'atelier d'un peintre. Sauf qu'on ne saurait être plus loin d'un film rigide à encadrer. On le sent, dès ces premiers plans venteux qui ont le mal de mer : chaque image agit ici comme une expérience tactile. Le film est de ceux dans lesquels on peut plonger le nez et enfoncer les mains, pour éprouver l'herbe comme elle pousse, gratter le givre avec les doigts, apprécier la respiration spongieuse d'un tapis de mousse qui ondule sous les pas. Rien n'est temps mort, tout est temps vivant, et il en ira ainsi pendant plus de deux heures, guidées par l'impression que la caméra posée au même endroit tous les jours rendrait une image différente. Un autre modelé, rocheux ou vaporeux de la végétation, des couleurs d'aube différentes, traînées de ciel, air mou ou sec, clartés de la nuit qui refuse de dormir (car le film capture aussi les fameux soleils polaires d'Islande qui, en été, ne se couchent pas). De travellings en lents panoramiques, Palmason multiplie les jeux d'échelles : on ne peut jamais deviner la taille qu'auront les personnages quand ils passeront dans le plan, la monumentalité d'une cascade suffit à les miniaturiser. On connaît le bruit que fait le cinéma à spectacle dans une salle. Exclamations du public quand un machin explose, bruissement de soulagement quand le héros qui chutait





Lucas, un jeune pasteur danois envoyé en Islande pour y construire une église et réaliser des photographies. PHOTO MARIA VON HAUSSWOLFF. NOWGLOBE